

ÉQUIVALENCES (NUMÉROS 37 / 1-2) LA TRADUCTION RÉFLEXIVE

Bruxelles, l'Institut Supérieur de Traducteurs et Interprètes de Bruxelles,
2010, 137 p.*

Petronela MUNTEANU¹

Fruit des activités multiformes de l'Institut supérieur de traducteurs et interprètes de Bruxelles, la revue *Équivalences* réunit des réflexions et des débats au plus haut niveau scientifique dans le domaine de la traductologie. Dans les derniers numéros (37 / 1-2), la revue aborde, dans un esprit de recherche interdisciplinaire, la problématique complexe de la *La traduction réflexive*.

Les auteurs de sept textes réunis ici tentent de répondre à quelques-unes des questions spécifiques qui découlent de cette riche problématique. Vincent Deligne, le signataire du premier article, fait une analyse comparative de trois traductions de l'œuvre monumentale « Le Corbeau » d'Edgar Allan Poe, paru pour la première fois en janvier 1845. L'auteur observe que les traductions en français les plus célèbres, celles de Baudelaire et de Mallarmé, ont été longuement commentées ; c'est la raison pour laquelle l'auteur choisit des traductions proposées par d'autres traducteurs francophones ; ce sont des traductions de Bernard-Henri Gausseron (1882), de Lucie Delarue-Mardrus (1992) et une traduction de Paul Laurendeau (1976).

L'objectif de l'étude, énoncé par son auteur, est celui de mettre en évidence les stratégies adoptées par les différents auteurs pour poétiser l'acte traductif, les choix qu'ils ont faits pour rendre la « vibration » imprimée par Poe à son texte, ainsi que les différences et les spécificités dans leur façon respective de transposer l'original. Il s'intéresse plus particulièrement aux strophes VI et VII de l'œuvre qui « consacrent la montée en puissance et l'intensification du scénario poeïen dans le poème ».

La conclusion de l'analyse de ces trois traductions est que la réalité a beaucoup influé sur le produit de ces trois réalisations. Plus précisément, le premier traducteur, Gausseron, se montre souvent très respectueux du texte source et plus fidèle dans le linguistique, tandis

¹Membre du projet de recherche *La traduction en tant que dialogue interculturel*, Université « Ștefan cel Mare », Suceava, Roumanie, munteanupetronela@yahoo.com.

que Delarue-Mardrus s'éloigne du texte source, sa traduction ayant plusieurs touches personnelles. Le troisième traducteur, Laurendeau s'autorise de nombreux partis pris personnels, induisant une autre vibration, une autre substance que celle véhiculée par l'original.

Dans l'article « Traduire l'inévidence de la poésie ou l'inévidence de traduire la poésie » Guy Leclercq propose une réflexion sur la poésie et sur la problématique de la traduction poétique. Les réflexions portent sur le traducteur (qui est dans une position ancillaire, « il est à la croisée des chemins entre attirance et retenue, entre enthousiasme et réserve ») et sur la traduction du poème. L'auteur met en exergue le fait qu'aucun poème n'est intraduisible et que le poème traduit doit produire les mêmes effets que le poème original, leur attirance et leur perturbation, doivent être analogues. « Non ! Nous lecteurs, nous traducteurs de poésie, ne sommes pas soumis à une tâche impossible. Osons l'affirmer haut et fort : aucun poème n'est intraduisible » (*Équivalences*, 2010, p. 23).

L'article suivant est placé dans le contexte de la didactique de la « maîtrise de la langue » dans l'enseignement supérieur et plus particulièrement dans celui des spécificités de l'interprétation et de traduction. Cette étude signée par Francine Meurice, ayant le titre « La construction de l'attitude réflexive dans l'interprétation à travers l'apport des grilles de l'analyse du discours », a pour objectif de permettre à quelques travaux d'étudiants d'accéder à la publication. Ces textes, produits dans le cadre du cours de Techniques d'expression écrite en troisième année à l'ISTI, sont révélateurs de la construction d'une attitude réflexive dans le travail d'interprétation lors de la lecture, lorsque celle-ci est étayée par l'apport des théories de l'analyse du discours.

Dans « Coup d'œil en enfer » Jean Pierre Pisetta constate que les traductions sont majoritairement des commandes, toutefois, dans le domaine littéraire l'initiative revient souvent aux traducteurs. À titre d'exemple, l'auteur travaille lui-même à une nouvelle présentation en prose du grand œuvre dantesque *La Divine Comédie*, plus précisément, c'est le douzième chant de *l'Enfer* qui fait l'objet de l'article.

Marie-Christine Veldeman réalise une « Approche comparative de traductions à travers un extrait de *To The Lighthouse* par Virginia Woolf ». Après une courte présentation de Virginia Woolf (l'une des figures de proue du modernisme en Grande Bretagne) et de l'un de ses romans les plus accomplis, *To The Lighthouse*, Marie-Christine Veldeman observe que, dès les premières pages, le style complexe et élaboré, requièrent un talent de la part du traducteur qui puisse recréer l'univers fictionnel du roman. Les commentaires portent ensuite sur les trois traductions du roman existantes, à savoir : *La promenade au phare*

(M. Lanoire, Stock, 1929), *Vers la Phare* (F. Pellan, Gallimard, 1996) et *Au Phare* (A. Wicke, Stock, 2009).

L'examen comparatif de ces trois versions permet à l'auteur de cet article de faire quelques conclusions. Si la première traduction, datant de 1929, accuse des maladroites, la version de Pellan (1996) constitue « une véritable bouffée d'air frais », avec son style vif et économe, d'une élégance fine et mesurée ; étant destiné à la Pléiade, le texte s'accompagne de notes culturelles abondantes. La traduction la plus récente, d'Anne Wicke (2009), un texte dénué de toutes notes et destiné à un public plus large, moins concis et élégant que le précédent, ne manque cependant pas d'intérêt.

Professeur de français à l'Université des langues étrangères de Pékin, Bingdong Wang met en discussion les problèmes surgis lors de la traduction de *Tintin* en chinois. L'auteur avoue qu'il n'est pas spécialiste de *Tintin*, ni traducteur professionnel des BD, mais que c'est en tant qu'admirateur de littérature belge francophone et grand admirateur de *Tintin* qu'il s'attaque à sa retraduction, à la demande de son éditeur Casterman. Retraduire *Tintin* constitue donc un grand défi, à difficultés multiples et l'auteur évoque quelques unes, ainsi que les solutions envisagées. La plus grande difficulté c'est de trouver des solutions pour passer en chinois les jeux de mots, les jurons, les onomatopées et interjections, les langues étrangères et les deux langues inventées par Hergé, le dialecte bruxellois.

Jean-Marie Van der Meerschen clôt les débats avec « Pêle-mêle métaphrastique », cinq pages où sont recueillies des citations sur la traduction, et sur les traducteurs (Rivarol, *Discours sur l'universalité de la langue française*, Dante, *La divine Comédie*, Umberto Eco, *Je suis un philosophe qui écrit des romans*, Lucie Cauwe, Sourouk Kasmaï, Pierre Assouline, Jean-Marie Barbera).

Grâce aux réflexions sur tous ces problèmes de traduction — quelles que soient les langues traduites et de traduction (l'italien, l'anglais, le chinois), la revue *Équivalences* s'avère une fois de plus, une tribune pour l'expression et l'échange d'idées où les lecteurs trouveront des éléments de réponse propres à faire progresser et à stimuler la recherche dans le domaine de la traductologie.

* Contribution publiée dans le cadre du programme CNCSIS PN II IDEI (Projet de recherche exploratoire) *Traducerea ca dialog intercultural/La traduction en tant que dialogue interculturel*, Code : ID_135, Contrat 809/2009.